

Décision

(début nov 2004)

Après le départ de Fabien, mes pensées continuèrent d'errer dans ce qui ressemblait furieusement à un labyrinthe.

C'est vrai que la solitude qui avait suivi mon divorce, il y a trois ans, avait présenté quelques avantages puisqu'elle m'avait autorisé à prendre toutes les libertés auxquelles la vie maritale m'avait antérieurement fait renoncer. Je m'étais ainsi lancé dans toutes sortes d'activités auxquelles je ne pensais pas un jour m'intéresser. J'avais eu soudain l'impression de me redécouvrir, la satisfaction de constater en moi un potentiel dont je ne soupçonnais plus l'existence. Et puis, j'étais disponible à l'égard de quiconque aurait pu désirer ma compagnie dans quelque but que ce fût.

Ce mirage des premiers mois se mua vite en une certitude: personne ne recherchait vraiment ma présence. Autrefois, mon copain Fabien me proposait périodiquement des parties de tennis, histoire d'entretenir l'amitié, à la suite desquelles il m'invitait au pied levé à déjeuner chez lui où son épouse, toujours prise au dépourvu, me faisait cependant bon accueil. Elle profitait d'ailleurs de ces moments pour faire dériver certaines de nos conversations vers leurs problèmes de couple, ce qui me plaçait alors en situation de juge de paix pas toujours impartial.

Cependant, au fil des mois, les parties de tennis ainsi que les invitations s'étaient espacées.

De même, les amis que mon ex-femme et moi avions fréquentés du temps de notre union avaient subitement oublié que nous nous étions un jour connus. Sans doute les avais-je rasés avec mes conversations parfois pénibles d'homme divorcé. Sans doute présentais-je le syndrome du cancéreux ou du sidaïque qu'il valait mieux éviter au cas où ça serait contagieux.

Aussi, à cinquante neuf ans, trouvais-je finalement bien peu d'avantages au célibat dans lequel je m'étais retrouvé. D'autant que, dans la petite ville provinciale où je résidais, il valait mieux ne pas rêver faire des rencontres féminines. Outre que la plupart des femmes étaient moches et vulgaires, on avait l'impression que c'était le couvre-feu permanent: en semaine, tout le monde était au boulot, et le week-end, les gens fichaient le camp ou se terraient dans leur lotissement.

Qu'est-ce qui pouvait bien constituer le petit bonheur quotidien des gens? Y avait-il seulement du bonheur dans toutes ces vies apparemment insensées? A quoi pouvaient bien se raccrocher ces personnes en se couchant le soir? Qu'est-ce qui pouvait bien les faire lever le matin?

Toutes ces questions restent pour moi des énigmes, sans doute parce que je pense trop à ma vie passée. On dit souvent qu'il faut connaître le mal pour apprécier le bien, le moche pour le beau, le malheur pour le bonheur, etc... Je veux bien en convenir. Mais, s'il vous plaît, quelle dose de l'un faut-il subir pour jouir de l'autre? Ce n'est visiblement pas un jeu égal, fifty-fifty.

Alors, je me déprime à la pensée de tous ces gens que j'imagine subir chaque jour une vie nulle à vomir.

Ce constat n'est pas fait pour me donner le courage de repartir de l'avant, tenter de retrouver une compagne que j'aimerais et, qui sait, m'aimerait aussi... D'ailleurs, est-ce que je crois encore à l'amour? Combien de minutes en ai-je réellement vécu jusqu'à présent? En qui pourrais-je bien fonder de nouvelles espérances après deux échecs lamentables?

Alors, pour chasser immédiatement ces pensées de mon esprit, je me levai et quittai le pub.

Je poursuivis ma promenade en ville en faisant mine de regarder des vitrines dont je n'avais en réalité que faire et que je connaissais par coeur. Puis, passant devant une agence de voyages, mon regard fut attiré par une superbe affiche d'un lagon de type polynésien.

Sur le coup, - sans doute le résultat du savoir-faire publicitaire, cela me fit envie, et je m'arrêtai quelques instants pour regarder les diverses offres de voyages placardées en vitrine. Puis, en bon badaud, je pénétrai sans réfléchir dans l'agence et demandai une documentation complète sur les îles de rêve en vue de l'étudier tranquillement à la maison.

En réalité, mon esprit avait besoin de s'évader mais je n'avais pas du tout envie de préparer des bagages ni de me retrouver à l'autre bout du monde après de nombreuses heures de fatigue dans les aéroports et les avions. J'avais déjà bien assez traîné mes pieds dans de nombreux pays pour avoir compris que le cadre dans lequel on se trouve ne nous fait pas soudain découvrir le bonheur. La capacité de le trouver est ou n'est pas en nous.

Je passai pourtant de longs moments à la maison à potasser tous les catalogues qui m'avaient été remis, en me disant qu'ils étaient tous aussi mensongers les uns que les autres. Mais j'avais déjà presque décidé de partir, je le ressentais comme un besoin imparable du moment. Restait à déterminer où j'allais me propulser... Toujours aussi peu motivé dans la vie, trancher les questions de ce genre pouvait me prendre des heures. Besoin de partir contre envie réelle de le faire.

Quelques jours plus tard, je revins à l'agence et y commandai finalement un voyage au Sri Lanka, un circuit comportant la visite complète de cette île. Prévu du douze au vingt-sept décembre, il tomberait parfaitement bien, me félicitai-je, pour m'éviter de me poser la question, comme chaque année, de savoir chez qui aller passer Noël.

Puis, cette mission accomplie, je me retrouvai, comme souvent lorsque j'ai envie de réfléchir, installé au pub face aux Allées. Je méditais sur la décision que j'avais fini par prendre. Devant moi, sur l'esplanade, les marchands forains avaient étalé des milliers de pots de chrysanthèmes en vue des fêtes de la Toussaint.

En cette journée de froid et de grisaille, toutes ces couleurs transformaient l'habituelle place parking en un tableau flamboyant magnifique. Cela faisait presque plaisir de fêter les morts.

D'ailleurs, je me faisais remarquer que je ne l'avais pas fait depuis des temps immémoriaux, et que mon père, là-haut au ciel ou bien ailleurs..., ne devait pas avoir grande satisfaction de constater que je ne me donnais même pas la peine une fois par an de venir honorer sa mémoire.

Il est vrai que de son vivant, nous n'avions jamais eu de contacts chaleureux, même s'il n'avait jamais existé aucun contentieux entre nous. Non, simplement, il n'avait jamais été là ni pour moi ni pour mes soeurs ni pour notre mère. Il se bornait à aligner sa paie en fin de mois, les soucis de trésorerie n'étant pas son principal problème. Bref, il vivait comme il pouvait sa vie de mâle, mais n'y trouva sans doute jamais aucune vraie joie.

Maintenant qu'il est mort, je me dis qu'il n'aurait jamais pu m'enseigner ce qu'il ne connaissait pas, le bonheur.

Était-ce l'ambiance de Toussaint qui me rendait triste? Toujours est-il qu'il me fallait prendre du champ et que ce voyage dans un autre monde en serait l'occasion.

Le garçon de café vint me servir une tasse de thé dans laquelle je commençai à agiter indéfiniment la petite cuillère comme si je devais diluer un kilo de sucre. En tournant, je ne m'étais pas rendu compte que mon esprit avait fait un retour sur image. Je repensais à la "séquence achat du voyage", tout à l'heure à l'agence.

J'avais été accueilli par Elise.

Ah... Elise!

Mon esprit se mit immédiatement en vacances dès son évocation. Je revis le déroulement progressif de cette relation qui avait pris naissance deux années plus tôt, à peu près à la même époque.